

BRETAGNE

Utiliser les herbages de l'exploitation pour limiter les coûts de production

Sarah Deillon

Sur l'exploitation de Pascal Salaun, rien n'est laissé au hasard lorsqu'il s'agit de gérer la pâture des vaches ou la conservation des fourrages. Il a choisi d'intégrer un système herbager qui lui permet d'améliorer son revenu.

L'exploitation de Pascal Salaun, éleveur français à Ploubèze (au nord de la Bretagne), a connu plusieurs développements avant d'arriver sur un système herbager, en place depuis plus de vingt ans. Il a fait le choix de produire du lait sans apporter de fourrages riches ou externes au domaine.

Pascal Salaun fait partie du CEDAPA (lire l'encadré ci-contre) avec d'autres agriculteurs de la région, dont l'objectif est d'exploiter au maximum l'herbe. Si lui peut profiter d'un climat doux en raison de la proximité avec la mer, d'autres profiteront plutôt d'une pousse forte au printemps leur permettant de faire des stocks de fourrage. «Le but est de valoriser les herbages, peu importe la manière utilisée. Pour ma part, j'essaie de ne pas trop stocker afin de limiter les coûts de production.» La fondation du CEDAPA par André Pochon relevait d'un constat: la forte dépendance de la plupart des exploitations aux apports de l'extérieur. «Sur le courant de l'année, nous brassons beau-

coup d'argent mais, au final, nous remarquons qu'il ne reste presque rien. L'objectif du groupe est donc de trouver des solutions pour gagner plus en travaillant moins», explique l'éleveur.

Une ration annuelle avec 70% d'herbe

Pascal Salaun a repris le domaine de ses parents le 1^{er} octobre 1987. Un domaine comptant des vaches et des chèvres. L'élevage de ces dernières est abandonné en 1990 et l'éleveur se spécialise dans la production laitière. Ses vaches sont alors nourries de maïs et de soja. Il poursuit ce système conventionnel pendant dix ans avant de se rendre compte qu'il ne gagne pas grand-chose et qu'il doit revoir la formule. Il adhère au CEDAPA et fait la transition vers un système herbager, sans aucune complémentation extérieure. Son objectif est d'assurer 70% de sa ration annuelle au travers de la pâture. L'exploitation est certifiée bio depuis dix ans.

Si son système fonctionne, c'est aussi grâce au climat du lieu. L'exploitation est proche de la mer et les températures oscillent entre un maximum de 32°C en été et un minimum de -3°C en hiver (pour des saisons standards), des conditions idéales pour la pousse de l'herbe. «Grâce à cela, nous pouvons pâturer presque toute l'année. Je compte environ 40 jours sans pâture en hiver», précise Pascal Salaun. Mais le climat ne fait pas tout! Pour atteindre ses objectifs, il



Pascal Salaun met chaque jour de l'herbe fraîche à disposition de ses vaches.

SP

gère ses herbages de façon très pointue. Si les agriculteurs suisses ne peuvent pas profiter d'un tel climat, ils peuvent par contre aussi chercher à optimiser l'utilisation de la pâture et la conservation des fourrages. «L'herbe change d'une année à l'autre ou d'une pousse à l'autre, il faut beaucoup de technique pour parvenir à l'exploiter au mieux. C'est plus difficile que pour le maïs.»

Faibles coûts de production

Le domaine compte 63 ha, uniquement des herbages et du maïs (5 ha). Ce dernier est

utile pour stocker du fourrage et pour renouveler les prairies. L'essentiel de la surface herbagère est accessible (52 ha) aux vaches dans un rayon de 1 km autour de l'exploitation. Les génisses sont déplacées en bétailière sur les surfaces les plus éloignées.

Le troupeau comprend 70 vaches laitières croisées (Normande, Prim'Holstein, Jersey, Kiwi, Montbéliarde). La race n'est pas importante pour l'éleveur qui cherche avant tout des vaches adaptées à la pâture. Quant à la production laitière moyenne, elle se situe à 4500 litres de lait par vache et

par an. «Mais une quantité de lait par vache ne veut pas dire beaucoup. Ce qui compte, c'est ce que rapporte le lait vendu en comparaison aux coûts de production. En l'occurrence, je n'ai aucun frais d'achat de fourrages ou de concentrés», relève l'exploitant. Il garde des animaux rustiques, en bonne santé, sans problème de pattes et qui font généralement un veau par an. «La vache que l'on aime bien, est celle dont on n'entend pas parler.» Une petite partie du troupeau (25%) est inséminée artificiellement.

Aujourd'hui, les principaux frais de Pascal Salaun concer-

Plus d'autonomie

Le CEDAPA, Centre d'étude pour un développement agricole plus autonome, a été fondé en 1982 par André Pochon et 6 autres collègues qui ont fait le pari de gagner plus en diminuant les charges. Ils poursuivent alors quelques idées: nourrir les vaches le plus longtemps possible à l'herbe, préserver le lien au sol grâce à un équilibre entre culture et élevage, privilégier les investissements productifs plutôt que les investissements dans le matériel, les engrais ou les bâtiments. Cette association de producteurs des Côtes d'Armor cherche l'autonomie, tant dans la prise de décision que dans le fonctionnement des fermes.

SD

nent les achats de minéraux, le matériel pour la machine à traire et le renouvellement des prairies. Le lait est commercialisé auprès du collecteur Bio-lait. «Nous sommes ainsi dépendants de la transformation et nos prix sont très variables. Ce n'est pas évident.» Il dispose de son matériel de fauche et de récolte, en copropriété avec un voisin, mais l'ensilage est réalisé par une entreprise de travaux pour tiers. L'avantage d'un système herbager est aussi de limiter les besoins au niveau des bâtiments. Son besoin en paille par exemple est très bas.

De la technique et de la précision

Pour Pascal Salaun, une utilisation adéquate de l'herbe demande une certaine technique. «L'exploitation de l'herbe est compliquée et demande d'être très pointu car la pousse n'est pas linéaire. Il faut beaucoup observer. Pour ma part, je vais contrôler les parcelles et les hauteurs d'herbe chaque semaine. Mais il faut aussi être attentif à d'autres facteurs. S'il pleut 20 mm un jour, par exemple, je ne remets pas les vaches dans le même parc le lendemain pour ne pas dégrader l'herbage.»

Toute la surface herbagère de Pascal Salaun est composée de prairies artificielles. Mais il utilise aussi des mélanges de longue durée pour des parcelles qu'il laisse sur pieds au maximum dix ans. Il donne beaucoup d'importance au renouvellement des prairies car les jeunes peuplements présentent une meilleure tolérance aux coups de chaud et repartent mieux en automne.

Méthodes alternatives

L'éleveur ne se dit pas favorable au sursemis car il estime que la pratique ne donne pas suffisamment de lumière à la graine. «L'herbe est souvent trop vigoureuse pour laisser une réelle chance aux nouvelles graines de germer.» Il préfère miser sur des méthodes alternatives comme le fait d'affourager un foin très riche en trèfles



L'éleveur breton est très attentif à la composition des prairies et à la hauteur d'herbe.

SP

et dont les graines finiront par se retrouver dans les bouses au champ. «C'est une méthode qui ne coûte rien», rigole l'agriculteur. Il s'est aussi renseigné sur le «bale grazing», qui consiste à mettre des vaches taries dans une parcelle avec plusieurs balles d'ensilage d'herbe au fil avant (pâturage rationné). Le but est d'apporter de la fumure par le troupeau et de dégrader le couvert, ce qui permet ensuite de faire un sursemis dans de meilleures conditions.

La fumure des prairies est essentiellement assurée par les apports des animaux à la pâture. En hiver, l'éleveur récu-

père du compost de déchets verts qu'il mélange aux bouses et épand sur ses herbages pour assurer un meilleur démarrage au printemps.

Pascal Salaun réalise aussi de la conservation de fourrages, du foin ou des bottes d'enrubannage. Selon lui, la première mesure pour obtenir un fourrage de qualité est de faucher au bon stade (épi 1 cm). Il mentionne ensuite l'importance d'avoir un terrain plat pour éviter la présence de terre dans le fourrage. Un travail minutieux permet finalement de conserver la qualité du fourrage.

SD

Gestion pointue des parcs

Sur l'exploitation de Pascal Salaun, toute la gestion du troupeau et des herbages se fait selon des critères économiques. L'éleveur essaie par exemple de combiner les vêlages à la pousse de l'herbe et de traire peu de vaches en hiver (seulement 25 à 30 en décembre et janvier) afin que la production de lait ne se fasse pas avec du fourrage stocké.

En hiver, la pâture garde un rôle prédominant dans la ration puisque les vaches sont essentiellement dehors. En complément, elles reçoivent, à parts égales, de l'ensilage de maïs et des bottes d'enrubannage d'herbe. Début mars, la ration se composait d'environ 30% de pâture, 40% de maïs et 30% d'ensilage d'herbe. Début avril, ce ratio évoluera vers 40% de maïs et 60% de pâture.

Puis, vers la mi-avril, l'herbe suffira dans la ration et le maïs sera enlevé jusqu'à fin octobre. «Je perds certainement quelques kilos de lait en fonctionnant ainsi mais je suis gagnant au niveau du porte-monnaie», relève Pascal Salaun.

Repousse à préserver

Il estime qu'il faut 1 are par vache et par jour pour son système. Ainsi, pour un troupeau de 70 vaches, il a besoin de 70 ares pour passer la journée. Ses parcs s'étendent sur 1,4 à 2 ha et il y laisse le troupeau pendant 2 à 3 jours. «Je fais très attention de ne pas dépasser 3 jours dans un même parc afin d'éviter que les vaches ne commencent à repâturer les jeunes pousses et pénalisent la repousse.» Le troupeau revient sur la parcelle environ 30 jours

plus tard, voir 45 selon la pousse de l'herbe. La pâture est fractionnée pour que les vaches disposent d'herbe fraîche à chaque repas. L'exploitant ne les laisse jamais pâturer plus bas que 1,5 à 2 centimètres.

Dans la gestion de ses parcs, l'éleveur breton recommande aussi de prévoir une entrée et une sortie de parc afin de limiter le piétinement des animaux, même s'il reconnaît que ce n'est pas toujours réalisable. Autres faits importants: prévoir un réseau d'eau fonctionnel dans toutes les parcelles et de bons chemins pour le déplacement des vaches. «J'ai d'ailleurs mis des caillebotis sur certains accès. Si les chemins sont propres, les vaches le sont aussi, de même que les parcelles», souligne Pascal Salaun.

SD



Les vaches se déplacent jusqu'à 1 km autour de l'exploitation, de bons chemins sont essentiels. Les naissances, plus nombreuses au printemps, sont associées à la pousse de l'herbe.

SP



AUTONOMIE PROTÉIQUE

Redonner une place de premier choix aux herbages dans la ration des vaches

Sarah Deillon

Les fourrages de base, et notamment les herbages, sont les premiers ingrédients disponibles sur une exploitation. Ils doivent être bien valorisés et soignés afin de pouvoir garantir un approvisionnement protéique suffisant.

Lorsqu'il est question de gagner en autonomie protéique, les éleveurs pensent souvent à la fin de la chaîne de l'affouragement, c'est-à-dire aux concentrés. Mais ils devraient réfléchir d'abord aux fourrages et aux herbages de la ration, en visant de hautes valeurs nutritives et des rendements élevés qui sont les deux principes de base à suivre pour un éleveur qui souhaite gagner en autonomie protéique. Il y a une marge de progression dans l'ouest de la Suisse», relève Pierre Aeby. Il souligne que la règle est valable autant pour les exploitations biologiques que pour les conventionnelles.

Le conseiller agricole de Grangeneuve (FR) aimerait rendre attentif les agriculteurs à ne pas se perdre dans une multiplication d'essais différents, avec des produits dérivés comme de la luzerne en cubes, du lupin ou d'autres «exotiques». «Avant de faire de tels ajouts dans la ration, il faut d'abord chercher à soigner les fourrages issus de l'exploitation. Une bonne herbe contient plus de 17% de matière protéique

la crèche, voire une excellente herbe conservée, une complémentarité protéique peut être limitée ou même évitée.» Dans sa réflexion, Pierre Aeby ne bannit pas les concentrés mais il incite les éleveurs à ne les utiliser qu'en cas de besoin, et non pour remplacer les herbages ou pour compenser une mauvaise qualité.

En France, il existe plusieurs associations d'éleveurs qui prônent la pâture et l'utilisation de l'herbe (lire en page 27).

Niveau de performance pas déterminant

Avec ses étudiants du brevet, Pierre Aeby réalise chaque année le même exercice de calcul de production de lait par hectare, ce qui lui permet de tenir des statistiques sur plusieurs années. Comme premier constat, il relève de fortes différences d'une exploitation à l'autre. «Au travers de cet exercice, un étudiant réalise qu'il peut produire 8000 kilos de lait par hectare alors que son voisin arrive à produire 10000 kilos. Cette différence les questionne.» Les exploitations qui produisent de grandes quantités de lait par hectare ont souvent une conservation «au top» des fourrages et un bon équilibre entre les différents éléments dans la ration. Le responsable du brevet profite de rappeler qu'il ne faut pas confondre la notion de «performance par vache» avec celle de «performance par surface».

Pour pouvoir définir la surface alimentaire nécessaire à une vache sur la ferme, les



Maximiser la part d'herbe dans la ration est la première mesure à prendre pour gagner en autonomie protéique.

AGRI

L'OFAG veut encourager l'utilisation efficace des herbages

Au sein de l'Office fédéral de l'agriculture, la thématique de l'autonomie protéique dans la production bovine est d'actualité. «Nous remarquons une tendance à ne pas exploiter suffisamment le potentiel des herbages et à acheter des concentrés pour compenser. De plus, ces concentrés protéiques et les achats de fourrage permettent d'augmenter les effectifs. Nous voulons maintenir ou rétablir autant que possible le lien entre le type de vache et la surface fourragère à disposition», relève Laurent Nyffenegger, collaborateur de l'OFAG. Le but de la refonte du programme PLVH est de sensibiliser à nouveau les agriculteurs au fait de valoriser davantage leurs fourrages de

base. La mise en place d'une contribution qui vise à limiter les achats d'aliments pour les bovins à des teneurs de 12% et respectivement 18% en protéines brutes est en discussion. Cette contribution volontaire est destinée aux exploitations en mesure d'assurer un approvisionnement en protéines à partir de leurs surfaces fourragères. «L'office ne s'oppose pas à la complémentarité mais souhaite qu'elle se fasse avec des aliments à teneur basse ou moyenne en protéines.» D'autres organisations craignent que le lait ne se fasse attacher pour une utilisation excessive d'aliments et sont prêtes à collaborer pour trouver un axe de production (lire aussi l'Agri du 5 novembre 2021, p. 13).

SD

exploitations les plus performantes à la surface, et donc les plus autonomes, ont des prairies de qualité, des fourrages très bien conservés avec peu de pertes et des rations bien équilibrées, sans mauvais fonctionnement de la panse», conclut Pierre Aeby.

Préserver les fourrages

Quelques bases prévalent pour soigner les herbages et les fourrages conservés.

- Soigner la qualité des prairies: être attentif à la composition des prairies (avec des graminées productives mélangées à suffisamment de légumineuses), à la fumure, à la réalisation de sursemis si nécessaire, et à l'utilisation des prairies au bon stade. «Il n'y a pas que la météo et la région qui comptent lorsqu'il s'agit de faire un bon fourrage. Il faut aussi les compétences de l'exploitant afin de viser le bon moment pour faucher», relève Pierre Aeby.

- Soigner le conditionnement du fourrage et le mode de conservation. Les équipements jouent un rôle important pour réduire les pertes et préserver l'odeur et la couleur. «Je constate que la capacité de conservation, en sec comme en ensilage, n'est pas toujours utilisée à bon escient. La qualité ne se traduit pas seulement par des valeurs NEL ou PAI élevées mais aussi par des valeurs similaires entre le moment de l'entrée et de la sortie du fourrage. Si un fourrage rentre à 6 MJ NEL, il ne doit pas ressortir avec une valeur de 5,4 du

fourrages issus de l'exploitation. Une bonne herbe contient plus de 17% de matière azotée, seuil nécessaire pour une vache, et cette ressource est produite sur le domaine; elle ne doit pas être sous-estimée. Avec une bonne utilisation de la pâture, de l'herbe en vert à

face alimentaire nécessaire à une vache sur la ferme, les concentrés, herbages, maïs et autres fourrages sont convertis en ares par vache. En moyenne, il en faut 65 maïs des exploitations se situent à 45 a et d'autres à 1,5 hectare. Cette surface alimentaire est ensuite divisée par

la production laitière. «A ce stade, nous constatons déjà que l'efficacité alimentaire et l'autonomie protéique ne sont pas liées avec les performances par vache. Des vaches à 10000 kilos

de lait ne sont pas forcément efficaces alors que d'autres à 4000 kilos peuvent avoir une énorme production par surface», relève le conseiller. Dans l'exercice, d'autres paramètres

SD

sont observés, comme la présence ou non d'ensilage ou le mode de production. L'un et l'autre n'influencent pas les résultats. «Si on décortique le tout, on remarque que les ex-

6 MJ NEL, il ne doit pas ressortir avec une valeur de 5,4 du séchoir», souligne le conseiller qui rappelle que près de la moitié des coûts de production du lait se rapportent à la conservation des fourrages et qu'il est donc d'autant plus important de ne pas perdre en qualité.

Soin particulier pour la pâture et la récolte

Sur l'exploitation d'Olivier et Benoit Renevey, un soin particulier est donné aux herbages et cela se ressent sur les résultats de l'exploitation. Père et fils s'accordent à dire que la productivité à tout prix n'est pas la solution pour leur élevage. «L'atelier de la production laitière doit rapporter quelque chose. Nous sortons d'années difficiles, avec des prix du lait très bas, il est important de se poser les bonnes questions pour gagner de l'argent malgré tout», explique Olivier Renevey. Son exploitation, située à Fétigny (FR), compte 40 vaches Red Holstein et Holstein avec une production de 8500 à 8700 kilos. L'éleveur a toujours été très attentif aux teneurs de son lait. Ce dernier est commercialisé auprès d'Elsa, sous le label Lait des Prés depuis 2021. Le domaine comprend 47 hectares, dont 15 à 20 de surface herbagère.

Préserver la repousse

Les vaches pâturent la journée durant toute la période de végétation, soit du 1^{er} avril au 1^{er} novembre environ. Les parcs sont situés jusqu'à 400 mètres autour de la

ferme. Les Renevey procèdent à une pâture tournante et rationnée pour que les vaches disposent chaque jour d'herbe fraîche. Olivier gère ses parcs de la même façon depuis plusieurs années. Sa règle est la suivante: pâture 2 à 3 fois d'un parc sur 2 à 2,5 mois, fauche des refus puis une coupe avant de remettre les vaches sur la fin de l'été. «Ainsi, ce qui se pâture en avril sera visité encore 2 fois d'ici le mois de juin puis ce sera fauché en juillet et nous reviendrons en septembre», précise Olivier Renevey.

«C'est notre principe de fonctionnement mais cela dépend aussi de la météo. Comme nos parcs sont passablement grands, nous restons environ sept jours. Afin de ne pas compromettre la repousse, les vaches ne doivent pas revenir dans ce qu'elles ont pâture les premiers jours. Il est donc essentiel qu'elles disposent toujours de suffisamment de fourrage», ajoute Benoit Renevey.

Réglages précis

Outre une bonne gestion de la pâture, les agriculteurs essaient également d'être précis lors de la récolte des fourrages.

«Je pense que nous sommes assez regardants vis-à-vis de ce que nous faisons au champ. Afin de garder le plus de feuilles possible, nous sommes particulièrement attentifs à la hauteur de coupe, au stade des herbages et à l'agressivité des outils utilisés», relève Benoit Renevey. Et son père d'ajouter: «Nous n'avons pas du matériel à la pointe mais nous tentons d'être minutieux pour compenser. Les prairies temporaires qui ne sont pas accessibles aux bêtes sont utilisées pour des coupes de conservation ou pour la fauche en vert en été.

Suivre le mouvement

La ration estivale se compose de 40% de pâture (mijournée), 30% de maïs, 15% de foin et 15% d'herbe en vert (essentiellement des mélanges à base de luzerne). Et la ration hivernale d'un tiers de maïs, d'un tiers de foin et d'un tiers d'ensilage d'herbe. Depuis l'adhésion au programme Lait des Prés, le soja a été supprimé. Les vaches reçoivent un aliment protéique (moyenne annuelle de 0,8 kg par vache et par jour) et un aliment protéique (moyenne de 1 kg).

Cette dernière année, les fourrages étaient moins riches en protéines et les éleveurs ont complété avec un peu de tourteau de colza cet hiver.

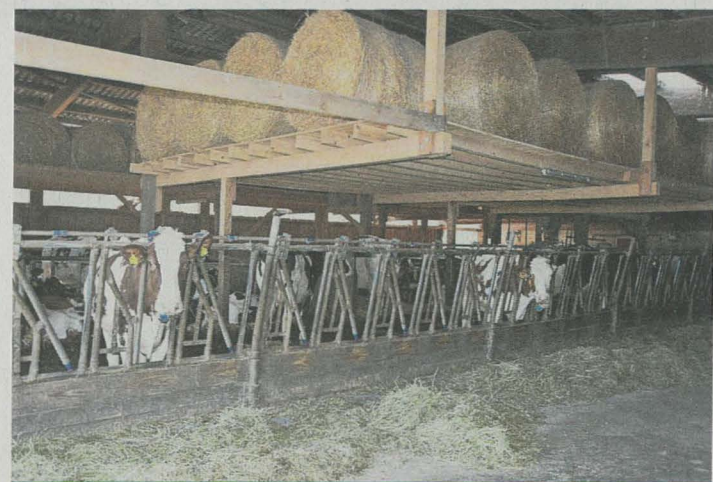
Benoit Renevey a suivi les cours du brevet il y a deux ans et son exploitation présentait de bons résultats lors de l'exercice cité ci-dessus. Selon le jeune homme, cela peut s'expliquer par son père au fil des années au niveau de la gestion et de la conservation des fourrages. «Il est important de ne pas juste chercher à produire une grande quantité de fourrage, il faut viser un fourrage de qualité.»

De plus, les deux éleveurs sont ouverts aux nouvelles techniques et sont prêts à se remettre en question. «C'est aussi une question de sensibilité des gens. Certains agriculteurs n'ont par exemple jamais voulu intégrer le Lait des Prés. Nous avons dû supprimer le soja et notre ration nous est revenue un peu plus chère mais notre lait a aussi été un peu mieux payé. On peut choisir de suivre le mouvement et de faire avec ou de ramer tout le temps à contre-courant», souligne Olivier Renevey. SD



Olivier et Benoit Renevey exploitent leurs prairies en cherchant à valoriser au maximum la qualité des herbages.

S. DEILLON



Aussi à la crèche, la ration des vaches laitières se compose essentiellement d'herbages, en frais ou conservés.

S. DEILLON